

Pia Malaussène

# L'aurore

roman



MERCURE DE FRANCE



L'AURORE



Pia Malaussène

# L'AURORE

*ROMAN*



MERCURE DE FRANCE



*à Garance  
et pour Benjamin*





Le ciel, qui sait nos maux et nos douleurs,  
Prend en pitié nos jours vains et sonores.  
Chaque matin, il baigne de ses pleurs  
Nos aurores.

VICTOR HUGO  
« À ma fille »  
*Les Contemplations*



Le sanglier sauta dans les gorges du Verdon.

Affolée par les appels des chiens et le sifflement des balles qui la rataient, la bête avait déboulé de la futaie, traversé devant moi le sentier qui surplombait la rivière et foncé sans hésitation dans le précipice.

Un chasseur surgit à son tour du maquis, le fusil à la main, tout rouge sous sa casquette militaire.

— Le sanglier, il est où? haleta-t-il.

Je devais être ahurie car il s'impatienta.

— La bête! Elle s'est sauvée par où?

Incapable de prononcer un mot, je pointai le gouffre du doigt.

— Putain, elle a sauté, la conne! C'est dingue! lança-t-il médusé au reste de la troupe qui l'avait suivi.

— Dites donc, faut pas se promener par là, c'est pas prudent... grogna l'un dans mon dos.

Car j'avais déjà tourné les talons et rebroussé chemin pour rejoindre ma voiture, garée quelques longues centaines de mètres plus bas.

Mes mains tremblaient en déverrouillant la portière. Je m'engouffrai à l'intérieur et m'écroulai sur le siège ; mes yeux se fixèrent sur la pendulette du tableau de bord : il était tard, je ne pensais pas que ma pause avait duré si longtemps et deux bonnes heures de route m'attendaient encore avant d'arriver chez mon frère.

À l'abri dans l'habitacle surchauffé du véhicule, lâchée maintenant par la détermination que j'avais mise à traverser la France en plein été pour la peine d'annoncer l'hospitalisation d'Agnès de vive voix à mon frère, qui d'ailleurs lui aussi était chasseur et comme les autres sûrement plus enclin à se repaître de l'improbable suicide d'un sanglier qu'à se lamenter de l'avoir manqué – ils l'avaient bien eu, hein ? – je m'effondrai. Seule la rage venue me signalait l'épouvante qui l'avait précédée, à quoi je n'avais plus accès, comme l'écume porte la mémoire des vagues dont elle signe la disparition.

Un chaos de pensées m'ouvrit le crâne pour écarter un souvenir.

Ma sœur, Agnès. Cette conne aussi s'était jetée un jour, mais dans une piscine vide. Elle avait sauté, effrayée par notre frère aîné qui s'était mis à la courser, elle avait sauté certainement persuadée qu'elle ferait mieux de ne pas se mettre à sa portée. Une cheville fracturée seulement ; le reste, la peur soudaine et brutale qui venait de faire céder un peu plus le tissu fragile de son enfance, n'était pas constatable. Il a toujours dit ensuite qu'il allait simplement vers elle pour voir, lui aussi, le bassin vidé.

On n'avait pas su. Comment savoir ? Ma petite sœur était si impressionnable et inhibée, à ce point à fleur de peau qu'on ne l'approchait pas sans l'irriter... Mais ses terreurs justifiaient-elles le soupçon ?

Pourtant le saut résolu du sanglier, bondissant de la forêt, cet après-midi-là pour moi leva le doute : pour l'une comme pour l'autre, consentir à la mort valait mieux que de se rendre.

Je m'efforçais de faire descendre mon souffle mais ma respiration restait au-dessus de ma gorge. Les doigts d'une main puissante serraient mes tympanes comme ceux de la main brûlante du soleil qui agrippaient la carrosserie de ma voiture pour tenter de s'y introduire.

Est-ce que je devenais folle moi aussi ? Enfin ?

Je repris la route, les mains crispées sur le volant, et le ronflement saturé du moteur m'avertit au bout de quelques kilomètres que j'étais restée en première. Après les lacets du Verdon, l'autoroute jusqu'à Martigues me détendit et je trouvai un appui dans la mauvaise humeur que cette région m'inspirait toujours. Je détestais le sud-est de la France, autour de l'étang de Berre. Ses paysages plâtreux et raides, capitonnés par des ronds-points de fleurs arides, desservant des centres commerciaux blafards et hantés, la mauvaise haleine des usines de Port-de-Bouc, ses glaciers d'après-midi à la plage, son soleil de cire, ses cigales sèches.

C'est là que se terrait mon frère, contenté de vivre enfin dans une maison. Je ne le voyais qu'une fois l'an,

pendant l'été, dans cette province où il s'était installé. Depuis que nous étions sans parents, le chemin de mes vacances poussait ou passait toujours par là où je me détournais quelques heures. Ce n'était pas le plaisir qui m'y conduisait ; j'y venais plutôt vérifier le lien inutile et têtue dont nous devons maintenant nous soutenir en feignant de nous plaindre de n'être pas plus souvent réunis.

Je ne me représentais mon frère que sous la figure du jeune adulte qu'il était à dix-huit ans quand il quitta la maison familiale pour rejoindre l'armée, gelé dans ma mémoire par la froideur de ses adieux. Il avait hâtivement caressé la tête d'Agnès concentrée sur un coloriage, et déjà presque au garde-à-vous s'était laissé embrasser par nos parents. Il ne m'adressa qu'un bref salut, pointant vers moi un index d'avertissement : « Tranquille, hein ? »

Seules nos six années d'écart l'autorisaient parfois à ces remarques autoritaires, toujours inopinées, car son statut d'aîné n'avait pas su l'engager à remplir auprès d'Agnès et moi la fonction du grand frère qu'ordinairement la servitude volontaire des plus jeunes contraint à des actes de protection, toujours ambivalents mais pour un certain temps commodes aux deux parties. Lui se tenait de notre enfance à une distance résolue et rien n'entamait son indifférence coriace. Nous ne l'intéressions guère en dehors peut-être des quelques cruautés réglementaires de rigueur dans les fratries. Mais les siennes étaient des accès de passions tristes, par quoi il touchait au plus bas degré de sa puissance au lieu de l'exprimer. Elles ne semblaient faites que pour vérifier si nous étions toujours

vivantes et, une fois le sursaut obtenu, il nous délaissait sans triomphe.

Quand je le revoyais, je trouvais qu'il ne ressemblait plus à ce jeune homme si brusquement parti et il me fallait toujours un petit temps pour loger mon souvenir dans la personne réelle que je retrouvais. Mon frère était un homme. Enfin, il devait sûrement avoir appris quel homme il était pour être aussi taciturne et désormais se consacrer avec rigueur à la confection de confitures, de pâtés, de confits... Le rapport entre ce que mon frère savait de son humanité et sa mise en conserve se prolongeait dans la passion soudaine et maniaque qu'il avait contractée pour la généalogie. Quand l'arbre ne donnait plus de fruits et le jardin de légumes, il s'attaquait méthodiquement aux pétales de roses et allait jusqu'à récolter des cœurs de pissenlits, des fleurs d'hibiscus et tout ce qui poussait sans méfiance à portée de sa main. Je n'aurais pas été plus étonnée que ça de voir un jour sa pelouse prélevée de quelques parcelles d'herbe plus tard retrouvées en pots stérilisés. Finalement, rien ne se perdait : les carcasses finissaient en poudre, les abats en terrine ; quand il n'y avait plus rien à concasser, cuire ou vinaigrer et que les étagères de son garage étaient remplies, il fermait d'un coup sec le livre de cuisine augmenté régulièrement de ses propres trouvailles pour ouvrir celui de la famille.

Toutes ces recherches prenaient beaucoup de temps : c'étaient les lettres à envoyer aux mairies, aux diocèses,

les coups de téléphone, l'attente, les réceptions et les renvois, l'ordonnancement des courriers. Il chaussait pour l'occasion ses lunettes toujours voilées d'un peu de graisse ou de vapeur de sucre et triait sans relâche des chemises colorées, étiquetées, qu'il serrait dans des classeurs sur d'autres étagères. Une loupe toujours posée sur les piles de documents facilitait le déchiffrement des écritures que les manières de l'époque rendaient presque illisibles et dont le temps avait estompé les pleins et les déliés jusqu'à en faire des pâtes délavés. Il égrenait les noms de la famille, porté par l'obsession d'y mettre de l'ordre. Il éprouvait une jouissance singulière à déplier les siècles et il fixait les filiations avec la précision d'un entomologiste. Que cherchait-il? Des noms et des années qu'il gravait d'une pointe incandescente sur une grande planche de bois. Sur cette planche, la famille ne faisait pas d'histoires, les tracés simples des lettres et des dates chiffraient les biographies. Son écriture était une entreprise de mathématisation stricte. Il ne fallait pas attendre de lui qu'il présentât son fastidieux travail en fournissant des détails ignorés de tous sur la vie de chacun. Au fur et à mesure, la planche se remplissait mais il se refusait à tout commentaire qui pût la renseigner.

Il avait remarqué et m'avait simplement fait savoir que depuis qu'il gravait cette planche de chêne, sa drôle de cloque sur le ventre avait disparu. Ainsi avait-il trouvé comment museler l'inquiétude qui depuis l'enfance faisait le tour de son abdomen sous la forme d'une boursofflure sanguine qui se déplaçait comme un soleil et



disparaissait une fois sa révolution accomplie pour réapparaître quelques semaines plus tard et recommencer le même manège. Nous suivions tous l'affaire avec attention et il s'était plus d'une fois laissé approcher par la tentation d'ouvrir la chose pour percer son mystère – et faire jaillir quoi? une bête peut-être... – sans pourtant jamais oser y porter la lame de rasoir. Il avait fini par s'y habituer, sans doute par y tenir, car le déplacement lent et sûr de ce mal insolite avait réglé les saisons de son tourment. Ses cauchemars nous avaient longtemps réveillés et il était arrivé qu'au milieu de la nuit nous le surprinions en train de retourner sa chambre à la recherche d'une chose qu'il ne trouvait jamais. Ses crises de somnambulisme le rendaient irascible au réveil et il ne supportait pas que nous les évoquions. Son adolescence fut douloureuse et revêche et ne présentait rien qui pût donner envie de grandir à la petite fille que j'étais encore. Sauf cette trace sur le ventre. J'en avais guetté une identique sur le mien et chaque matin je tournais sur moi-même devant le miroir de l'armoire à glace de ma chambre, torse nu et bras levés pour ne pas manquer l'apparition qui, je n'en doutais pas, constituait notre héritage. J'inspectais ainsi mon corps sous tous ses angles et je vis se modifier bien des courbes sans que jamais la bête ne se montre. Je me sentais injustement épargnée et, frémissant à l'idée que ma petite sœur pût en être affectée avant moi, je lorgnais vers elle chaque fois que c'était possible, à la sortie de la toilette, à la piscine, quand elle se déshabillait... Puisque mon frère avait reçu la part qui

en quelque sorte l'affiliait, j'attendais donc sur ma sœur comme sur moi, désespérément indemnes, la marque du mal étrange qui frappait notre père.

Je ne me souvenais pas de lui avant qu'il ne s'installe dans cette maladie énigmatique à quoi la médecine, dans ses avancées, avait donné différents noms sans qu'aucun ne permît un traitement efficace. Il avait bien essayé d'aider les docteurs qui s'étaient succédé en produisant régulièrement de nouvelles séries de symptômes qu'on croyait identifier enfin mais qui ne menaient à rien. Son existence monotone était ponctuée de maux de ventre lancinants qui le tordaient de douleur sur son lit ; il ne trouvait un bref apaisement qu'à se renverser, les pieds au mur et ses mains sur les reins comme si un peu de réconfort allait lui venir de voir le monde à l'envers. Ces crises, qu'on cherchait tant à soulager, n'étaient pas mortelles mais c'était entre elles qu'il dépérissait, quand on pensait qu'il trouvait enfin un répit alors qu'il était submergé par la force mélancolique de son désœuvrement. Sa maigre concentrationnaire, ses périodes de totale apathie, ses phases de douleurs cruelles avaient tour à tour été prises en charge par la stomatologie, la neurologie, la pneumologie, de guerre lasse la psychiatrie, elle-même relayée par les magnétiseurs, les guérisseurs et finalement les chirurgiens. Mon père résistait à tout, recousu et bricolé de part en part par des Frankenstein incapables de lui greffer une âme vive.

Du jour de sa mort par épuisement de ses sursis, je ne

me rappelais que son corps bordé par des draps impeccables, ses mains restées puissantes et discordantes au bout de ses bras maigres allongés par-dessus. Je me souvenais avoir eu alors l'envie furieuse de défaire ce lit, froisser ces draps pour offrir le spectacle d'une vie qui se serait enfin débattue contre la poigne de la mort. Ce souvenir me revint alors que je longuais les eaux sales de la ville portuaire de Fos-sur-Mer et le clapotis métallique qui heurtait ses bords déposa sur mes propres rives l'idée que mon père avait lentement été usé par un batillage sournois : la démission.

Je bricolais depuis longtemps l'histoire de notre famille. Depuis l'âge où l'on peut s'occuper d'une chose en pensant à une autre, quand on cesse d'éponger les débordements du monde avec les mots fourgués à la hâte par les autres et qu'on cherche les siens.

Peut-être n'allais-je en visite chez mon frère que pour lui préciser ma fiction familiale mais à mes souvenirs et mes analyses, un peu plus étoffés et mieux combinés chaque été, il ne répondait jamais, se contentant de m'écouter jusqu'au moment où, comme d'un geste irrité on aplatit une mouche, il écrasait mon ardente catilinaire avec une remarque triviale ou une proposition inopinée : « Ça te dirait de goûter ma liqueur de volubilis ? »

J'étais bien décidée à revenir à la charge cette année-là, pas seulement pour accabler notre mère ou commenter le dossier médical de notre père mais pour lui faire part de l'internement d'Agnès quelques semaines plus tôt

et lui dire ce que j'avais compris de toute cette affaire, lui exposer patiemment les figures que j'avais dégagées de l'entrelacs de nos existences. Quelque chose clochait dans notre famille et ses trébuchements successifs à n'en pas douter avaient eu raison d'Agnès. Si son effondrement pouvait ne pas être inutile, c'était à révéler quelle sorte de claudication nous faisait marcher de travers à chaque génération jusqu'à cette chute finale. J'étais sûre cette fois de captiver mon frère car j'étais convaincue que venait de se livrer, sinon la vérité, du moins l'alphabet qui allait ordonner et rendre donc lisible le fatras de nos expériences communes.

\*

Je franchis prudemment l'entrée de la résidence, entre deux larges piliers en crépi surplombés de vasques fleuries. Les ralentisseurs des allées qui quadrillaient le lotissement donnaient tout loisir de détailler l'avancée des constructions chaque année plus nombreuses même s'il restait des lopins en friche arborant la pancarte «Terrain à bâtir». Certains pavillons en travaux, impudiques et trépanés, montraient les poutres neuves de leurs charpentes, mal protégées par des bâches en plastique claquant au mistral. D'autres étaient terminés et attendaient, fraîchement déballés sur des parcelles encore encombrées de matériaux. Toutes les villas se ressemblaient malgré quelques trouvailles: ici une tourelle

# Pia Malaussène

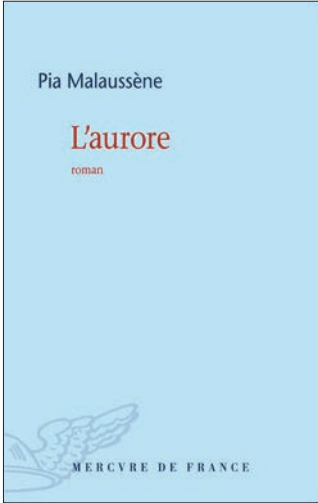
## L'aurore

*Quelque chose clochait dans notre famille et ses trébuchements successifs à n'en pas douter avaient eu raison d'Agnès. Si son effondrement pouvait ne pas être inutile, c'était à révéler quelle sorte de claudication nous faisait marcher de travers à chaque génération jusqu'à cette chute finale. J'étais sûre cette fois de captiver mon frère car j'étais convaincue que venait de se livrer, sinon la vérité, du moins l'alphabet qui allait ordonner et rendre donc lisible le fatras de nos expériences communes.*

La narratrice traverse toute la France en voiture pour rejoindre son frère dans le Sud : elle vient lui annoncer que leur petite sœur, Agnès, a été internée à Sainte-Anne. Mais il est difficile de parler avec lui, qui refuse toute complicité et passe son temps plongé dans son arbre généalogique... Le frère et la sœur n'ont rien en commun, sinon des souvenirs de leur enfance, en partie passée en Guyane, avec Agnès notamment...

Que s'est-il véritablement passé dans ce vert paradis de la jungle guyanaise ? Quel lourd secret de famille a provoqué la folie d'Agnès ?

Dans ce premier roman, Pia Malaussène crée une ambiance oppressante, dense et inquiétante à l'image de la forêt équatoriale. Au cœur de laquelle elle laisse pourtant entrevoir des rais de lumière et une aurore possible...



Pia Malaussène  
L'aurore

Cette édition électronique du livre  
*L'aurore* de Pia Malaussène  
a été réalisée le 22 juin 2020  
par le [Mercure de France](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782715255043 – Numéro d'édition : 368625).

Code Sodis : U35334 – ISBN : 9782715255395  
Numéro d'édition : 372798.